Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 960

Artikel: Sept semaines chinoises. Partie 3, Zhejiang - Manif ou révolte?
Autor: Lévy, Marx
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1011131

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SEPT SEMAINES CHINOISES (III)

Zhejiang – Manif ou révolte ?

Nous publions aujourd'hui le troisième épisode du récit de voyage de Marx Lévy en Chine, à la fois carnet de route pittoresque et regard sur les événements qu'a connus ce pays au printemps.

14 mai — Le «Puits du dragon» et rencontre des contestataires

Je consacre la journée à une incursion dans une des plus prestigieuses plantations de thé vert de Chine. Elle bénéficie de l'appellation «Thé du Puits du dragon», à une vingtaine de kilomètres du centre de Hangzhou. J'étais venu en hâte, une heure en taxi il y a dix ans, pour déguster quelques tasses dans un merveilleux village, j'espérais bien y revenir un jour. Cette fois, en louant une bicyclette, je flânerai le long des parchets et dans les villages. Il y a parenté entre le monde du thé et celui du vin. Il en résulte quelques ressemblances entre vignerons et planteurs de thé. Les meilleurs crus de thé poussent sur des terrains en pente; après les gros orages on remonte le limon. Une bonne récolte en qualité et en quantité est conditionnée par une alternance propice de pluie et de soleil. Le thé lui aussi résulte d'une fermentation délicate à maîtriser, mais le processus se déroule en une nuit seulement. Suivant les régions, on ramasse le thé trois à sept fois par an. On choisit les feuilles que l'on cueille de manière à laisser croître harmonieusement la plante et que de jeunes feuilles soient apparues lors de la cueillette suivante. On considère que seules les femmes ont le coup d'œil et le doigté requis pour ce travail (dans d'autres pays on a introduit la cueillette mécanique).

Pour revoir mon village, je dois franchir un petit col. Près du sommet niche un ancien temple-auberge qui n'a pas trop souffert des gardes rouges. Dans son jardin de rocaille se trouve le puits éponyme, «Puits du dragon». Il est réputé être le deuxième puits de Chine. Depuis la dynastie Ming (XVIe siècle), on a répertorié et classifié les dix meilleurs puits de la Chine du sud pour leur aptitude à infuser le thé (le premier est à Wuxi, à 200 kilomètres d'ici, mais son eau est devenue imbuvable depuis quelques décennies, polluée par l'intensification de l'industrie de la teinture de la soie).

J'achète quelques pincées de thé au comptoir, ensuite les serveuses apportent la vaisselle et passent régulièrement pour dispenser l'eau bouillant à point. J'ai de la chance, on peut encore se procurer du thé de la première cueillette de l'année, celle d'avril, le plus délicat mais qui ne se conserve pas longtemps.

Dans les provinces productrices de thé, en gros au sud du Yangtsé, on s'attable de longues heures autour des bouilloires en conversant euphoriquement comme cela se fait autour d'une série de demis.

L'habitat vernaculaire rural

Bien lancé au thé, j'enfourche ma bécane pour une descente raboteuse et en lacets. J'avais omis d'inspecter correctement mon véhicule chez le loueur et les freins se révèlent quasi inopérants. J'arrive miraculeusement au bas de la côte et patatras — non je ne tombe pas, mais bien pire: je constate qu'on a changé mon village. Il est toujours au centre d'un immense hémicycle vert-bleu de théiers. Mais les belles demeures au murs-pignons de pierres sèches, aux façades en encorbellement de bois bruni sous de grands toits côtelés de tuiles creuses ont presque toutes disparu, remplacées par de minables «Sam-Suffit» post-modernes en ciment.

Je ne prévoyais pas cela ici. Mais c'est le même phénomène qui ravage d'autres campagnes chinoises que j'ai parcourues. Les paysans, premiers bénéficiaires de la libéralisation économique avec l'abolition des communes populaires, sont devenus relativement aisés et, légitimement, ils ont procédé à l'amélioration de leur habitat en se construisant de nouvelles maisons avec un étage, eau courante sur l'évier et WC. Tantôt la nouvelle maison est à côté de l'ancienne qui reste dévolue aux activités rurales. Tantôt ils ont construit de nouveaux villages à côté de l'ancien. Mais des hectares et des hectares de belle architecture vernaculaire ont disparu et continuent à disparaître. C'est une rançon inévitable à la marche du temps. Tous les nouveaux villages ne sont d'ailleurs pas absolument laids.

Dépité par le nouvel aspect des lieux, je vais noyer mon chagrin dans le thé en entamant une tournée des «rez-de-chaussée». Pour cela, je n'ai qu'à donner suite aux signes d'invitation que me font des producteurs en train de torréfier des feuilles pour stopper la fermentation. Il y a dix ans encore, la torréfaction se faisait dans la grande factorerie de la commune populaire. Cette factorerie continue de fonctionner en coopérative des producteurs. C'est là que se traitent les qualités courantes. Mais chacun garde ses «têtes de cuvée» pour les soigner et les écouler lui-même dans ses locaux équipés du matériel moderne nécessaire: chauderon électrique, clayonnage, ventilateur, etc.

La première manif

En fin d'après-midi, je retourne en ville soûl de thé, escomptant me rendre le soir avec Li Mang dans la cité universitaire aux assemblées des contestataires (Hangzhou compte dix mille étudiants). Mais je bute sur eux dans les rues du centre. Ils ont décidé, ce matin, pour intensifier leur action, de sillonner le cœur de la ville en plusieurs cortèges. C'est très insolite, il y a belle lurette que cela ne se voyait plus et on a gardé un mauvais souvenir de l'époque où cela se faisait. A tel point que même les défilés des 1er Mai et 1er Octobre (jour anniversaire de la République populaire de Chine) ne passent pas par les rues du centre mais quelque peu en dehors sur une place de fête devant des estrades de notables et de béni-oui-oui, avec peu de fastes pour se démarquer des convulsions nurembergo-maoïstes d'antan. Maintenant, devant le déferlement d'étudiants, les passants n'en croient pas leurs yeux, ils s'arrêtent bouche bée. D'autres, plus choqués peut-être, font semblant de ne pas voir et continuent ostensiblement leur chemin en bousculant ceux qui osent stationner pour regarder cette chose obscène et dangereuse.

Les policiers municipaux, en veste blanche, non seulement ne bronchent pas mais dévient ou stoppent la circulation pour réserver la voie centrale à la manif. Les gendarmes, en uniforme vert foncé, qui dépendent du gouverneur de la province, observent passivement en suivant en queue de colonne, talkie-walkie à la main. Certains sourient même, ils ont l'air de trouver tout cela très farce.
Les cortèges sont surmontés par des nuées de banderoles; on n'y lit pas de slogan mais la désignation de la haute école ou de la faculté de leurs porteurs: école de médecine, stomatologie, langues étrangères, beaux-arts, école normale, agronomie, sciences économiques. Il y a même l'école de médecine traditionnelle chinoise. Les slogans sont diffusés tous les cinquante mètres par des porteurs de mégaphones et repris en cœur: «Plus de démocratie», «Liberté dans le choix des études», «Liberté de presse», «Rétribution plus équitable du travail intellectuel».
On chante l'hymne national et quelques autres chants patriotiques. Lorsque deux cortèges se croisent, on se salue, main levée, doigts formant le V. De petits groupes accompagnent la progression de chaque cortège en distribuant des tracts sur les trottoirs. Les gens se les disputent, mais il y en a aussi qui les déchirent. Moi, occidental, lorsqu'on m'aperçoit, on me les apporte. D'autres collent ces tracts sur les troncs des platanes d'alignement.
Les petits tracts proviennent de Hangzhou, d'autres de plus grand format portent la mention «cyclostillé à Tien An Men». Comment sont-ils parvenus à Hangzhou? J'en ai rapporté un, signé par une des vedettes de la place, l'Ouigours Wuer Kai Shi.

La soirée avec trois contestataires

A 19 heures, je retrouve Li Mang dans le hall de mon hôtel: un copain et une copine accompagnent son fils. J'aimerais les convier au repas de l'hôtel et ensuite aller avec eux dans la cité universitaire. Ils préfèrent que je les amène dans une gargote discrète, les plats y sont meilleurs et meilleur marché. Ils ne souhaitent pas que nous allions dans les dortoirs de l'université où, me disent-ils, leurs camarades viennent de rentrer pour se reposer des marches et cris de la journée. Eux-mêmes en revanche sont aussi avides que moi de discussion, ils veulent questionner l'étranger tout autant qu'il les questionnera. L'ambiance du repas est des plus cordiales, je les trouve diablement sympathiques. Comme ceux que j'ai vus défiler, ils soignent leur look en se nippant façon Hong Kong. Les vêtements que l'on vend dans la colonie proviennent le plus souvent de Chine populaire mais ne sont pas faciles à trouver en Chine même. Le grand chic, c'est des lunettes de soleil griffées européennes (évidemment de contrefaçon).
Ils sont persuadés que leur mouvement fera avancer la Chine, mais ils sont incapables de dire comment et en quoi. Li Mang réagit un peu comme moi, malgré toute l'envie que nous avons d'être en harmonie avec eux, nous ne pouvons pas nous défendre d'exprimer nos craintes d'un dérapage. Lui a souffert dans son âme et sa chair lors des années noires: il sait que la société peut être une chose effroyablement dangereuse lorsque tout se déconstruit et que le bon sens file comme la maille d'un bas. Moi, je me souviens de mes sentiments mélangés lorsque, en mai 1968 en France, je côtoyais les manifs à leur apogée. Mais ici mon trouble est encore plus profond parce que ces contestataires sont plus doux et politiquement beaucoup plus naïfs, angéliques même, que ceux d'alors. Et les contestés, s'ils veulent taper dans le tas, auraient certainement les coudées beaucoup plus franches que ne les avaient les CRS. Depuis que je suis en Chine, le passage du psychodrame au drame me paraît chaque jour plus menaçant. Certes, l'homme de la rue, le Chinois citadin (pas le rural, catégorie qui constitue 85% de la population) est sans illusion face à ses gouvernants. Les inégalités sociales sont grandes et les injustices taraudent le citoyen. La bourgoisie renaissante — les petits entrepreneurs — bien que consciente de ses avantages, n'en sait aucun gré au pouvoir, auquel elle prête encore plus de tares qu'il n'en a réellement. Néanmoins, on ne voit pas comment ces catégories pourraient venir réellement appuyer les étudiants et les intellectuels qui sont derrière eux. Peut-être pourraient-elles peser plutôt en faveur d'une aile du pouvoir plutôt que d'une autre, si une situation se présentait où ce genre de choix pouvait être opéré hors des salles calfeutrées de Zhongnanhai. Mais les étudiants veulent apparemment la confrontation plutôt que la négociation. Car comment interpréter autrement cette exigence aussi impérieuse que soudaine: que le gouvernement vienne discuter avec nous sur Tien An Men in corpore, devant tout le monde et des sujets qu'il nous plaira de soulever. Et tant que le gouvernement n'apparaîtra pas, des centaines d'étudiants, signalés par un bandeau sur le front, feront la grève de la faim, massés contre les bas-reliefs du monument aux héros du peuple édifié par Mao en 1959.
C'est là une revendication impossible à satisfaire pour tout gouvernement, même sous un ciel moins impérial que celui de Pékin. L'issue positive c'est quelque part entre Zhongnanhai et Tien An Men qu'elle pourrait être dégagée. On l'a peut-être oublié aujourd'hui, au mois d'août, mais deux rencontres ont eu lieu. Je ne parle pas de la venue aux franges de la place de Zhao Ziyang et de Li Peng alors que des chars d'assaut avaient déjà franchi le rubicon dans la lointaine banlieue de Pékin, mais des rencontres entre délégations paragouvernementales et estudiantines. La première avait tourné court, le 1er mai du fait de la non représentativité des participants estudiantins. Lors de la deuxième, l'esquisse des démarches pour la présentation d'un cahier de doléances avait été dressée. Mais à leur retour, les délégués estudiantins furent désavoués par leurs pairs, non pas en public, mais sous les tentes de Tien An Men.

Gorbatchev arrive

Demain matin, Gorbatchev va débarquer et doit être reçu dans le bâtiment de l'Assemblée nationale populaire qui longe Tien An Men. Que va-t-il se passer? Mes commensaux répondent: nous continuons de plus belle. Ils entonnent la même justification que j'ai retrouvée en rentrant dans les journaux de Hong Kong et d'Europe: comment rater une occasion pareille? Tous ces journalistes concentrés à Pékin, c'est l'occasion rêvée de faire parler de nous dans le monde. Le fait qu'ils valorisent Gorbatchev et dévalorisent Deng et Zhiao ne semble pas les troubler. Ils savent que les Russes ont employé des gaz mortels contre des manifestants géorgiens, mais cela ne compte pas. Lorsque j'invoque que faire perdre la face à un Chinois ne reste jamais impuni, et que si ce Chinois

est l'empereur, il n'est pas certain que le peuple ou l'armée ne ressentent pas cet affront comme lui étant infligé en propre, je décèle enfin une hésitation. Plus même, ils m'avouent qu'ils n'ont pas été unanimes sur ce sujet. Nombreux sont ceux qui pensent que durant le passage de Gorbatchev les manifs devraient cesser ou s'atténuer pour reprendre après. Ce point a été débattu par les leaders sous les tentes à Pékin et la continuation a été votée à la majorité; les leaders opposants sont en disgrâce. A Hangzhou, après hésitation, on a décidé qu'on ne pouvait pas ne pas suivre Pékin.

Le mandarinat

Leur entêtement serein revient lorsque je leur fais remarquer que l'absence de revendications concrètes pouvant être prises en compte par de plus larges couches de la population est un handicap. Ils me répondent qu'ils sont des intellectuels, donc qu'ils savent et que la population doit croire et avoir confiance en eux. C'est là une réponse des plus ancrées dans la tradition mandarinale chinoise.

Or ce qui indispose le plus les étudiants et tous les intellectuels face au régime, c'est qu'il ne leur accorde plus le mandarinat tout en les condamnant à une vie professionnelle terne en regard de celle de leur alter ego du monde libre. Et en plus ils sont médiocrement rémunérés comparé aux autres catégories professionnelles de Chine. Avant la réforme, ils bénéficiaient encore d'honneurs et d'égards qui maintenant, de par le jeu de la compétition économique, s'estompent. Par exemple, en train, ils pouvaient voyager en wagons à banquettes molles avec les cadres et les étrangers alors que le reste de la population devait rester confinée dans les wagons à banquettes dures, débordant de voyageurs. Maintenant, quiconque est prêt à en payer le prix peut voyager en classe supérieure, pour autant qu'il soit décemment vêtu.

Pour retrouver un rang de mandarin, il faut qu'il adhère au parti et encore là doit-il donner des gages particuliers de modestie et de docilité. Le parti de Mao était très anti-intellectuel et le PC d'aujourd'hui ne l'est guère moins.

La soif du sacrifice final

Dans cette situation qu'ils ressentent comme profondément injuste et mauvaise pour le pays, les étudiants cherchent consciemment ou non le martyr. Ou en tout cas ils s'identifient au martyr annoncé de ceux qui font la grève de la faim à Pékin, leur mort pourrait bien créer un choc rédempteur. Ce comportement n'est pas nouveau en Chine. Il y a une dizaine de grands monuments disséminés dans les principales provinces qui commémorent des actions héroïques de groupes d'intellectuels qui, entre 1890 et la libération, ont cherché par des actions violentes ou pacifiques plus ou moins bien menées à changer la Chine. Ces actions se sont toutes soldées par des morts collectives. Ainsi le mausolée du soulèvement de 1911 à Canton qui fut organisé des plus maladroitement par Sun Yat San avant qu'il ne se réfugie au Japon. Chacun de ces événements présente à la fois des aspects comiques et d'autres effroyables. Mes interlocuteurs et leurs semblables ne cherchent-ils pas par désespoir à entrer dans cette cohorte des héros? En tout cas ce soir, ils me semblent plus proches des révolutionnaires russes d'avant le bolchévisme que des soixante-huitards.

Je leur annonce la suite de mon voyage à l'intérieur de la province vers Shaoxing et Ningbo. Là, me prédisent-ils, tout sera calme, je ne trouverai pas de gens qui parlent anglais ni de contestataires. Vous apprendrez dans le récit suivant qu'ils se trompent.

Marx Lévy

Le prochain et dernier article de cette série paraîtra dans deux semaines.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Consternant

Une fois de plus, le dernier livre de Ziegler me consterne... Par ce qu'il révèle, par tout ce qu'inlassablement il redit, qui était souvent déjà connu, c'est vrai, mais qu'on a tendance à oublier, devant l'avalanche, devant le très riche menu de nouvelles plus ou moins catastrophiques qu'on nous sert — on se croirait à un dîner de gala!

(Il m'arrive de penser que le menu est mieux ordonné qu'il n'y paraît! Par exemple: n'y aurait-il pas une corrélation entre les jeunes drogués de Zurich et de Berne, et les foules en délire qui s'écrasent autour de la tombe de Khomeiny? D'un côté, ceux qui ne trouvent aucun sens à la vie, à qui on n'offre rien, sinon le confort, l'aisance, le profit — et une religion qui malheureusment semble ne plus parler à un nombre croissant — et de l'autre, un «dément», mais qui offre du moins une raison de vivre et de mourir — démentielle sans doute, mais une raison...)

Au fait, le livre de Ziegler n'est pas tellement un livre qu'un recueil d'articles, parus dans des revues souvent peu accessibles. Au hasard, je relève ceci (aïe! aïe! aïe! mes petites dames ne vont pas être contentes du tout. Et ces Messieurs non plus!): *«Depuis treize ans, depuis la libération de Saïgon et la réunification de la nation, des enfants par dizaines naissent sans bras, sans jambes, un œil au milieu du front. Les Américains ont défolié, dioxiné le tiers des surfaces habitées du Vietnam»* (p. 26). On me dira que les Soviétiques en ont fait autant en Afghanistan: curieux, ça ne me console pas du tout...

Ceci encore: *«Depuis treize ans, les gouvernements successifs des Etats-Unis organisent le boycottage économique, financier, politique du Vietnam et l'imposent à leurs alliés. La Suisse a même fermé son ambassade à Hanoï!»*

Un seul point «positif»: je m'explique mieux ce qui se passe dans l'ex-Indochine et la terrible déception que nous avons eue quand le Vietnam, à son tour, s'est montré envahisseur: *«Toute l'histoire du conflit cambodgien démontre que le Vietnam est vraiment intervenu à contrecœur au Cambodge (...). Les Vietnamiens sont entrés à Phnom Penh pour mettre fin à un génocide...»* (p. 31).

(Je me souviens toutefois que dès 1968-69, des socialistes vietnamiens, avec qui le Comité d'Aide au Vietnam collaborait, nous avaient dit que pour eux, et quelle que fût l'issue de la guerre en cours, la partie était terminée — à lire Ziegler, il semblerait que la réalité ait été moins épouvantable qu'on ne pouvait le craindre...) ■